

L'ÉCOLOGIE HUMAINE, DISCIPLINE-CHIMÈRE

RÉSUMÉ : *L'écologie humaine est une discipline singulière dont le contenu varie beaucoup d'un pays à l'autre. Une première écologie humaine a été élaborée au début du XX^e siècle par des sociologues de University of Chicago ; elle procède d'un transfert de modèles et de concepts de l'écologie biologique alors en plein essor. La naturalisation des faits sociaux qui en résulte présente l'avantage de faire de cette discipline une science positive, dans un contexte idéologico-politique marqué par de grands conflits sociaux, par d'importantes tensions interraciales, par un antisémitisme, un racialisme et un eugénisme militants et efficaces. La comparaison entre cette écologie avec d'autres écologies humaines, avec la morphologie sociale et avec la géographie humaine permet d'en préciser les contours, les problèmes épistémologiques mais aussi les fonctions qui expliquent son succès et sa résurgence.*

L'écologie humaine est-elle une discipline, un champ particulier au sein d'une discipline plus ample, comme la sociologie ou la géographie qui se la disputent, ou encore une méthode ? Son statut n'est pas clair, puisque le terme d'écologie renvoie à des corpus aux contenus très différents selon les pays, selon les époques et selon les disciplines. L'écologie en tant que telle est une discipline qui s'est constituée à la fin du XIX^e siècle, à partir de la biologie animale et végétale : elle relève pleinement des sciences de la vie et a développé des méthodes spécifiques qui lui confèrent une identité forte et des contours précis. En revanche, l'écologie dite « humaine » prend des contours très différents selon les pays, parce qu'il existe différentes histoires et différentes traditions dans le développement des sciences sociales. L'histoire comparée des géographies allemande et française le révèle ; celle des écologies humaines anglo-saxonne et française, qui leur est un peu postérieure, le confirme. Seuls les usages « scientifiques » du terme « écologie » seront ici pris en compte. Depuis plusieurs décennies, se sont en effet développées une « écologie politique » et une écologie urbaine au fondement de mouvements sociaux et politiques différents de ces disciplines que sont ou que veulent être écologies biologique et humaines. Ces liens, à la fois ténus et complexes, ne pourront être examinés ici.

La question plus générale que pose l'écologie humaine est celle des dynamiques à l'œuvre dans la constitution et dans l'évolution des sciences et des disciplines. C'est une question qui a sous-tendu cette enquête sur l'écologie humaine, comme elle est au fondement des réflexions sur l'interdisciplinarité au sein des sciences sociales et entre sciences sociales et sciences de la vie (Robic, 1992a et 1992b ; Guillo,

2000). Il est des façons très différentes d'envisager ces objets de recherche et de les construire. Des traditions intellectuelles différentes permettent de rendre compte de ces différences, mais d'autres facteurs interviennent aussi. Ainsi en est-il des processus d'institutionnalisation des savoirs, lors de la création des systèmes universitaires et de leur aggiornamento à la fin du XIX^e siècle. Les cadres hérités de cette période sont robustes, alors même que les savoirs et les méthodes n'ont cessé d'évoluer depuis lors. Aussi les querelles de frontières n'ont-elles cessé, notamment entre démographie, sociologie et géographie, en particulier en ce qui concerne l'étude des populations et des modes d'ancrage territorial des sociétés.

Nous aborderons deux points plus précis de ces relations tumultueuses. Le premier point est celui des modes de conceptualisation des relations entre l'homme et la nature, et des relations entre nature et sociétés : ces relations concernent à la fois les sciences sociales et les sciences de la vie. La géographie française a été construite dans ce cadre, et l'écologie humaine élaborée par Maximilien Sorre est, en ce sens, une des tentatives les plus abouties. Mais l'écologie de Sorre diffère radicalement de l'écologie humaine issue de la tradition sociologique de Chicago, puisque, dans cette dernière, la nature est définie comme *environnement* dont la composante *naturelle* est réduite au strict minimum. Le second point porte sur les modes de constitution de savoirs, de thématiques et de problématiques se développant à la charnière entre connaissance et action. C'est un problème connu de l'histoire et de l'épistémologie des sciences sociales, qui se pose de façon aiguë à propos des questions d'aménagement du territoire, d'urbanisme, à l'occasion de l'élaboration et de l'évaluation de politiques publiques : c'est à cette charnière que s'est constituée l'écologie humaine, mais de manière occulte.

Dans une première partie, nous précisons les contours, les grandes notions et les principaux modèles caractéristiques de l'écologie humaine. La deuxième partie est consacrée à une contextualisation de cette discipline. Ainsi R.E. Park emprunte-t-il concepts et modèles à une écologie biologique alors en pleine maturation dans plusieurs universités du Middle West dont University of Chicago. Si Park procède de la sorte, c'est-à-dire par une naturalisation des grands processus sociaux, c'est que cette naturalisation lui permet de désamorcer, de dépolitiser, du moins vis-à-vis de lecteurs pressés, nombre d'enjeux alors très vifs, portant en particulier sur l'intégration des Noirs et des immigrants dans la société américaine. Enfin, dans une troisième partie, cette écologie humaine sera comparée à trois autres disciplines, à la fois proches par leur contenu et distinctes par leurs prémisses : la géographie environmentaliste américaine, la morphologie sociale d'E. Durkheim et de M. Halbwachs, enfin l'écologie humaine française, développée principalement par le géographe Max Sorre.

1. L'ÉCOLOGIE HUMAINE DE LA TRADITION SOCIOLOGIQUE DE CHICAGO

Le terme d'écologie humaine apparaît pour la première fois sous la plume de R.E. Park, professeur de sociologie à University of Chicago, dans l'article publié en 1916 sur « La ville » et republié dans l'ouvrage éponyme en 1925. Il apparaît à plusieurs reprises dans le manuel publié par E. Burgess et R.E. Park en 1921, *Introduction to the science of sociology*, mais aussi dans le texte de E. Burgess sur la croissance de la ville publié dans l'ouvrage collectif sur la ville. C'est surtout au fil des

travaux de R. McKenzie, élève de R.E. Park, puis professeur de sociologie à University of Michigan (at Ann Arbor), que le contenu et les contours de cette écologie humaine sont précisés. Or R. McKenzie est un sociologue un peu marginal par rapport à la tradition sociologique de Chicago, qui disparaît précocement en 1950. Telle est probablement l'une des raisons pour lesquelles l'écologie humaine peut apparaître centrale à certains aujourd'hui, mais mineure pour d'autres, notamment pour les experts de cette tradition sociologique, en particulier pour M. Bulmer et pour J.M. Chapoulié¹.

1. 1. L'ÉCOLOGIE HUMAINE, SES NOTIONS, SES PROCESSUS ET SES MODELES

L'objet de l'écologie humaine est la construction d'une « théorie des communautés dans leur environnement » ; telle est du moins la définition qu'en donne Milla Alihan, dans la thèse de sciences politiques qu'elle consacre à l'écologie humaine en 1938. Cursive, cette définition est pourtant complète : elle contient deux termes fondamentaux, aux significations complexes, en dépit de leur apparente simplicité. Cette complexité tient au fait qu'à un sens premier, relativement abstrait, se superposent, dans les deux cas, des significations plus concrètes, ancrées – pour la communauté – dans l'histoire institutionnelle des Etats-Unis.

Le terme d'environnement est certes d'origine latine et française et le géographe J.L.Tissier insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un anglicisme récent². En anglais, ce terme est abstrait : il inclut tout ce qui « environne », ce qui entoure un objet, quelle qu'en soit la nature (individu, famille, institution) et permet de conceptualiser un mode de relation de cet objet à ce qui l'entoure, le détermine et le définit. En ce sens, le terme d'environnement est encore plus large que celui de « nature », et plus abstrait. Utilisé par les écologues britanniques et américains dès la fin du XIX^e siècle pour désigner le « milieu naturel » des géographes français, le terme d'environnement est repris par R. E. Park dans un sens différent, celui de « milieu social ». En français, l'environnement pris dans cette acception correspond au terme de « milieu », du moins tel qu'il est utilisé dans la géographie française, comme il correspond au terme allemand « die Umwelt », utilisé en ce sens déjà par Goethe, par A. von Humboldt, puis par F. Ratzel³. En France, cet *environment* anglo-saxon est devenu familier au public éclairé dans les années 1960, notamment par la diffusion d'ouvrages comme *Le printemps silencieux*, de Rachel Carson. Le terme d'environnement est aussi et surtout passé dans le vocabulaire politique par la voie du droit international sur la protection du milieu naturel et par les débats qui en ont précédé la mise au point dans les grandes instances internationales que sont l'Organisation des Nations Unies, dont l'UNESCO.

Mais dans les sciences sociales britanniques et américaines, le terme d'environnement peut tout aussi bien désigner l'ensemble des relations sociales tissées autour d'un individu que les rapports qu'entretiennent les sociétés avec la nature ou avec le milieu naturel. Enfin, aux Etats-Unis, plusieurs universités offrent des cursus d'écologie humaine, au sein de départements, voire de *college*, aux contenus surpre-

1. P. 105 in Bulmer, 1984 ; p.105-106 in Chapoulié, 2001 ; voir aussi p. 136-138 in Guillo, 2000.

2. P. 202 in Tissier, 1992.

3. P. 444 in Müller, 1992 et p. 128-134 in Robic, 1992.

nants⁴. Dans la plupart des cas, ces cursus sont en fait les héritiers de cursus de *Home Economics* : les programmes portent sur la diététique et la nutrition, sur l'écologie de la famille et de l'enfant, sur les problèmes d'hygiène sociale et publique, sur les textiles et sur la mode. Les rapports entre l'écologie humaine sociologique et ces programmes apparaissent désormais lointains ; le recours à l'étiquette « human ecology » est expliqué par le fait que ces programmes traitent de l'ensemble des « formes d'interactions des humains avec leurs environnements social, personnel, familial et professionnel »⁵.

Si la première occurrence du terme « écologie » sous la plume de R. E. Park date de 1916, c'est dans l'introduction seulement de ce texte que le terme est utilisé. R. Park y définit la ville à la fois comme unité géographique, écologique, économique et sociale : « il existe des forces à l'œuvre au sein des limites de la communauté urbaine – et en fait au sein des limites de toute zone naturelle de l'habitat humain – qui tend à engendrer un groupement ordonné et typique de sa population et de ses institutions »⁶. Aussi définit-il l'écologie humaine, par différence avec l'écologie animale et végétale, comme « la science dont l'objet est d'isoler ces facteurs et de décrire ces constellations typiques de personnes et d'institutions que la coopération de ces forces produit »⁷.

En 1936, R.E. Park publie un texte entièrement consacré à l'écologie humaine, vingt ans après cet article programmatique. Cependant, pas plus que dans son texte de 1916, Park ne fait mention, en 1936, de ses sources, c'est-à-dire de l'écologie animale et végétale, si ce n'est de manière tout à fait rapide et en considérant la chose comme allant de soi. Dans cet effort de synthèse et d'explicitation que constitue ce texte de 1936, Park distingue deux niveaux d'analyse des sociétés humaines : le niveau biotique et le niveau culturel. C'est à ce premier niveau que se situe l'écologie humaine, dont l'objet sera la communauté, correspondant à un ordre symbiotique. L'objet de la sociologie proprement dite est celui de « l'ordre moral ou culturel », qui correspond à la société. Park définit la communauté comme « *habitat* spécifique dans lequel les sociétés se développent » : « (l'habitat) procure l'organisation économique et les conditions nécessaires dans lesquelles les sociétés sont enracinées, comme à partir d'une base physique »⁸. Comme « écologie » et « environnement », l'habitat est une notion empruntée à l'écologie animale et végétale : il a donc un sens différent de celui d'habitation ou de résidence. C'est un sens plus abs-

4. Des *colleges of Human Ecology* existent à Michigan State University at East Lansing, à University of Tennessee at Knoxville, à Cornell University, à University of Minnesota at Twin Cities, à University of Wisconsin at Madison, à Louisiana Tech University, à University of Texas at Austin, à Rutgers University, à Kansas State University, à Ohio State University at Columbus, à University of Western Ontario ; de tels programmes existent aussi à l'université de Tokyo, à l'Université Libre de Bruxelles, en Malaisie, à l'université de Vienne. Aux Etats-Unis, qui comptent environ 1 800 institutions universitaires, de tels cursus sont donc rares, puisqu'ils n'existent au mieux que dans moins de 1 % des universités.
5. Telle est la présentation du programme d'écologie humaine sur le site de Cornell University ; il y est précisé que c'est en 1969 que ce terme a été substitué à celui de Home economics, et le programme qui existe depuis un siècle, était en fait destiné à la formation d'agricultrices, au sein du New York State College of Home Economics intégré ensuite à Cornell University.
6. P. 14 in Park, 1925.
7. *Idem*.
8. Cit. de l'article de Park, « Sociology », in *Research in the social sciences*, p. 28 in Alihan, 1938.

trait, désignant, comme pour l'environnement, le jeu de relations instauré entre un objet – individu, groupe d'individus – et ses conditions de vie, en l'espèce, de résidence au sens large. Quant à la notion de communauté, elle est profondément ancrée dans la culture américaine ; son équivalent français correspond mal à celle de paroisse, plutôt à celle de commune. Quoi qu'il en soit, dans le contexte américain, la communauté a un double sens : celui de corps social, territorialement ancré, et celui de corps politique.

Dans l'écologie humaine de R. E. Park, le processus de compétition est central. Ce processus est évoqué dès le texte de 1916, à propos de la mobilité, de l'usage des sols, des activités économiques et des groupes sociaux et ethniques. Comme les termes évoqués plus haut, celui de compétition a une charge sémantique lourde, puisqu'il a circulé, tout au long du XIX^e siècle, chez les physiocrates, puis entre sciences de la vie et sciences sociales, politiques et économiques. Ainsi Darwin reconnaît-il l'avoir transposé de *l'Essai sur le principe de population*, que Malthus publia en 1798, aux sciences de la vie. La compétition est bien une notion fondamentale dans les courants organicistes et évolutionnistes qui ont profondément marqué sciences sociales et sciences de la vie.

Dans la constitution de son écologie, R. E. Park considère que « la compétition détermine l'organisation territoriale, parce qu'elle est le processus qui engendre la distribution (ou répartition) de la population sur les plans territorial et professionnel (*vocational*) dans les structures d'emploi »⁹. Mais il s'agit non pas d'une compétition à l'état brut, mais plutôt – et la distinction est d'importance – d'une « coopération compétitive »¹⁰ : Park prend par là même ses distances vis-à-vis d'un néodarwinisme déclinant, du reste, dans les années 1930. L'accent mis sur la coopération le rapproche d'une part de Durkheim, par *De la division du travail social*, publié en 1898, mais aussi, nous le montrerons plus loin, des écologues, en particulier des spécialistes d'écologie animale.

C'est de la compétition que Park déduit les deux grands principes écologiques que sont la domination¹¹ et la succession¹². De ces deux grands principes, en particulier de la dominance, sont déduites, à leur tour, beaucoup de caractéristiques des grandes métropoles contemporaines et de leur organisation interne : « Le principe de dominance, qui opère dans les limites imposées par la topographie et par les autres caractéristiques naturelles de la localisation, tend à déterminer le schéma écologique général de la ville et la relation fonctionnelle des différentes aires de la ville entre elles »¹³.

Dans le cycle des relations interraciales, les quatre étapes de ce cycle constituent autant de formes d'interaction sociale, mais chacune de nature différente. Ainsi la

9. Cit. Park, p.29 in Alihan, 1938. Voir aussi le chapitre 8 de *Introduction to the science of sociology*, intitulé « Competition as a social process » (504-573), dans lequel Park insiste sur l'universalité de la compétition dans le monde vivant, p.507 in *Introduction ...*

10. P. 559 in *Introduction..*

11. C'est le terme de *dominance*, comme processus, qui est utilisé en écologie humaine ; le terme français de domination le traduit imparfaitement, puisqu'il caractérise plutôt l'état de rapports de force, non le processus de leur constitution.

12. P.151 in Park, 1936.

13. P. 152 in Park, 1936.

compétition correspondrait-elle à un équilibre économique, tandis que le conflit renvoie à l'ordre politique. La phase d'accommodation marquerait l'organisation sociale. Enfin le processus d'assimilation renverrait à la personnalité et à l'héritage culturel¹⁴.

Les facteurs écologiques sont au nombre de quatre, pour R. McKenzie. Il s'agit des facteurs rendant compte de la forme et des changements des communautés. Les facteurs « géographiques » sont de nature topographique et climatique ; ils incluent aussi des « conditions de ressources » (naturelles) que McKenzie ne précise pas, mais dont il est clair, dans le vocabulaire de l'époque, qu'il s'agit principalement des productions agricoles et minières. Les facteurs économiques portent sur la « nature et l'organisation des industries locales et sur la répartition par métiers et qualifications ». Les facteurs « culturels ou techniques » sont constitués des arts, des attitudes morales et des tabous ayant trait à la dimension territoriale des communautés. Enfin, dans ces facteurs, McKenzie inclut les « mesures politiques et administratives » telles que les lois d'immigration, les taxes, les équipements collectifs¹⁵.

1. 2. LA PLACE ET LES FONCTIONS DE L'ÉCOLOGIE HUMAINE DANS LA TRADITION SOCIOLOGIQUE DE CHICAGO

Quelle est la fonction de l'écologie humaine, par rapport à la sociologie générale, pour les sociologues de University of Chicago ? À propos de quels thèmes cette écologie est-elle utilisée ? En quoi leur était-elle nécessaire ? Alors que l'écologie humaine fait l'objet de plusieurs articles à vocation programmatique et méthodologique écrits, pour l'essentiel par R.E. Park, R. McKenzie et L. Wirth, elle apparaîtra plutôt comme une méthode au fil de nombreux travaux de cette tradition sociologique. Ainsi, dans son texte de 1924, E. Burgess utilise la métaphore organique, sur la ville et son métabolisme, puis, dans son modèle des zones résidentielles concentriques, sur la succession des populations.

Dans la thèse que L. Wirth publie en 1927 sur le *Ghetto*, l'écologie humaine apparaît dans les premier et dernier chapitres : elle y est utilisée comme moyen de naturaliser les enjeux du travail et de désamorcer d'éventuelles critiques raciales et antisémites. Par ailleurs, dans les chapitres 12 et 13, sont développées les analyses du processus d'invasion-succession des communautés d'origines étrangères : une lecture plus approfondie de ces chapitres révèle que L. Wirth subvertit ce modèle simpliste en l'enrichissant d'analyses sur les formes de solidarité et sur les processus de mobilité sociale et d'intégration qui se développent au sein des communautés juives¹⁶.

Dans son article sur la succession de la population à Chicago de 1898 à 1930, Paul F. Cressey étudie l'évolution de la population de Chicago et les différentes vagues d'immigration qui en rendent compte. Ce travail est d'une facture très classique en géographie de la population, à l'époque déjà, aujourd'hui encore, du moins dans la tradition géographique française. Cependant ce « modèle » de l'invasion/succession, emprunté à l'écologie végétale constitue une mise en forme naturaliste qui est

14. P. 506 et 510 in *Introduction ...*

15. P. 23 in McKenzie, « The scope of human ecology », 1926, republié in R. McKenzie, 1968.

16. Cette analyse est développée in Rhein, 2001.

aussi une manière de neutraliser deux préoccupations, la première, d'ordre politique, sur l'immigration, et la seconde, d'ordre économique, sur les processus de valorisation/dévalorisation foncière et immobilière liés à cette succession des différentes « communautés » dans un même quartier. C'est probablement en matière d'analyse des flux de mobilité résidentielle dans les grandes métropoles que ce modèle de l'invasion-succession a été le plus utilisé et l'a été jusqu'à son terme, de manière parfois féconde. Ainsi, en 1957, deux sociologues de University of Chicago, O.D. Duncan et B. Duncan, publient *The Negro population in Chicago*, portant explicitement sur les processus de concentration/dispersion de la population africain-américaine et se situant ainsi délibérément dans l'écologie humaine. Puis en 1965, Karl E. Taeuber et Alma F. Taeuber, eux aussi enseignants de sociologie à University of Chicago, contribuent à ce courant de recherche en publiant une comparaison des formes et des degrés de ségrégation de la population dans les métropoles américaines¹⁷.

Avant la seconde guerre mondiale, la critique théorique et épistémologique de l'écologie humaine reste timide. Elle est surtout le fait d'une étudiante d'origine russe, Milla Alihan, qui soutient une thèse de sciences politiques à Columbia University en 1938, thèse intitulée *Social ecology* et dirigée par le Pr. Robert McIver.

Après la seconde guerre mondiale, les critiques se font plus aiguës, tandis que l'écologie humaine se diffuse. Ainsi un chapitre consacré à l'écologie humaine est publié en 1947 en anglais et en français dans un ouvrage collectif dirigé par G. Gurvitch, sociologue qui contribua à la fondation du Centre d'Etudes Sociologiques en France, et par Wilbert Moore, professeur de sociologie à Princeton University. Les auteurs de ce chapitre, E.C. Llewelyn et A. Hawthorn, font peu de cas de l'écologie humaine de la tradition sociologique de Chicago, dont ils ne sont pas. En 1950, sont publiés deux manuels d'écologie humaine, dont un seul, celui publié par A. Hawley, est issu de cette tradition. L'autre manuel est dû à James Quinn, professeur de sociologie à University of Cincinnati (Ohio). Amos Hawley, professeur de sociologie à University of Michigan at Ann Arbor, est un ancien étudiant et un disciple de R. McKenzie ; en publiant ce manuel, il mène à son terme un projet que McKenzie et lui avaient eu avant la disparition de ce dernier en 1950. D'autres manuels encore sont publiés plus tard, émanant cette fois de membres des départements de sociologie et de géographie de University of Chicago. Il s'agit de l'ouvrage publié par Donald J. Bogue et E. J. Bogue, *Essays in human ecology*, en 1976, et de l'ouvrage qu'éditent, en 1977, le géographe B. Berry et le politologue J. Kasarda, *Contemporary Urban Ecology*.

1. 3. ÉCOLOGIE HUMAINE ET/OU ÉCOLOGIE URBAINE ?

L'écologie humaine est souvent confondue ou dénommée « écologie urbaine »¹⁸. Cette confusion est due au fait que les travaux de cette tradition sociologique portent à peu près tous sur des problématiques et sur des terrains urbains. Chicago, ses quartiers et ses banlieues constituent à la fois les champs et les objets favo-

17. Taeuber and Taeuber, 1965.

18. C'est notamment le cas dans l'intitulé de l'ouvrage édité en 1979, puis en 1998, par I. Joseph et Y. Grafmeyer, c'est aussi le cas dans l'article de N. Blanc (1998).

ris pour ces sociologues. Une commande sociale s'est constituée qui rend compte de certaines caractéristiques des recherches sociologiques menées, en particulier dans l'entre-deux guerres. Ainsi le rôle majeur joué par le Local Community Research Committee est-il désormais suffisamment bien exploré pour que nous n'y revenions pas ici ¹⁹.

En ce qui concerne l'écologie humaine, plus précisément, relevons que R. McKenzie se fait le théoricien de la communauté métropolitaine dans *The metropolitan community*, publié en 1933. Or cette recherche a été financée par le *President Hoover's Research committee on recent social trends*, comme il est indiqué dans le prière d'insérer. Dans ce comité, présidé par W. C. Mitchell, trois des six membres font partie du corps enseignant de University of Chicago : Charles E. Merriam, Howard W. Odum et William F. Ogburn qui œuvre aussi, dans ce cadre, en qualité de directeur de recherche ²⁰. Cet ouvrage, comme le petit rapport que McKenzie remet à la fondation Albert Kahn en 1928 ²¹, sont fascinants par la modernité de leur terminologie : tous les thèmes dont sont aujourd'hui même porteuses les grandes organisations internationales sont déjà présents dans les écrits de McKenzie, dès 1926, de la métropolisation à la globalisation, des réseaux au développement durable ²², de la gouvernance à la flexibilité.

Les travaux de McKenzie eurent des prolongements fort nombreux dans la sociologie urbaine et, plus généralement, dans la recherche urbaine aux Etats-Unis. C'est en particulier durant les années 1950 et 1960 qu'une conjoncture très favorable permit le lancement de grands programmes de recherche urbaine internationale soutenus financièrement par l'UNESCO, qui aboutit à de nombreuses publications dont un manuel de méthodologie de la recherche en sciences sociales édité, dans les années 1960, par le sociologue Philip Hauser, PhD de University of Chicago (Hauser, 1965). Les caractéristiques de ces approches sont la transdisciplinarité, le comparatisme, une définition large des problèmes, le recours à des concepts-valises dont la plupart viennent d'être énumérés, enfin et surtout un grand œcuménisme sur les plans théorique et épistémologique. Il s'agit souvent de travaux dans lesquels la dimension méthodologique est plus importante que la dimension théorique. Ainsi, dans les grands manuels sur la ville et sur la population, édités par P. Hauser, retrouve-t-on ces grands thèmes d'analyse développés par R. McKenzie sur les grandes métropoles, dans une perspective d'écologie humaine (Hauser et Schware, 1955 ; Hauser et Duncan, 1959).

Enfin, dans tous ces travaux et dès les travaux pionniers de Park et de Burgess, il n'apparaît guère de différence, ni vraiment de préférence, pour l'urbain, pour la ville et pour la métropole. Simplement il se trouve que l'espace rural est, aux Etats-Unis, très différent de l'espace rural européen, marqué par plusieurs millénaires d'occupation humaine. L'espace rural américain, moins marqué par l'occupation humaine, est pensé très différemment, comme simple « annexe » des régions métropolitaines,

19. Voir en particulier, sur ces questions, les travaux édités par M. Bulmer (1984) et par J. M. Chapoulié (2001).

20. P. iv in McKenzie, 1933

21. McKenzie, 1928.

22. Sustainance : question de l'épuisement possible des ressources ; ce terme correspond bien au terme en usage aujourd'hui de sustainability.

dont le développement se fait à partir des villes. En d'autres termes, son histoire est beaucoup moins épaisse, à la différence de celle du monde rural européen.

En somme, il apparaît possible de mettre en équivalence écologie humaine et écologie urbaine dans la mesure où la plupart des travaux d'écologie humaine sont menés dans des terrains urbains et traitent de questions urbaines : en ce sens, l'écologie humaine est, dans la majorité des recherches, une écologie des communautés urbaines. Mais le terme d'écologie urbaine est devenu récemment plus chargé sur le plan sémantique : il recouvre à la fois l'écologie politique (en milieu urbain), mais aussi un sens, plus rare, d'une écologie biologique en milieu urbain, abordant notamment la question de la présence animale et végétale dans la ville. Les risques de confusion sont alors grands entre ces deux acceptions du terme d'écologie.

Si l'on considère à la lettre la démarche de R. McKenzie, il se dégage, de ses travaux, cette idée très forte et spécifiquement américaine selon laquelle ce sont les villes et les métropoles qui organisent, polarisent et structurent les régions, c'est-à-dire l'essentiel de l'œcoumène, dans cette conception. Chez R. McKenzie, il n'y a pas de solution de continuité entre espaces ruraux et urbains, mais des degrés de polarisation, des gradients de densité d'échanges, de populations et de moyens de communication, dans une économie-monde déjà reconnue comme telle dans les années 1920. C'est là encore toute l'actualité et la modernité de cette écologie humaine. Enfin l'écologie humaine procède, certes, par naturalisation du champ social, mais elle écarte de ses préoccupations la question du milieu naturel ou tout au moins la relativise-t-elle et la schématise-t-elle plus que ne le font les géographes de l'époque.

2. SOURCES ET CONTEXTES D'ELABORATION DE L'ÉCOLOGIE HUMAINE

Quelles ont été les sources d'inspiration de R.E. Park, lorsqu'il forge l'écologie humaine ? Pour quelles raisons, et pour des raisons de quelle nature, a-t-il créé cette écologie humaine ? La réponse à la première question introduit celle qu'il est possible d'apporter à la seconde question et l'éclaire. Cet épisode s'inscrit en effet dans un débat enraciné dans le développement des sciences biologiques et sociales dès le XVIII^e siècle.

2. 1. AUX SOURCES DE L'ÉCOLOGIE HUMAINE, L'ÉCOLOGIE BIOLOGIQUE

Comme il le précise dans son texte de 1936, R.E. Park justifie théoriquement son écologie humaine comme une spécification de l'écologie biologique qui en constitue bien la source. Pour lui, il existerait une économie naturelle, ou une économie de la nature, plus précisément des processus « naturels » de croissance et d'expansion, qui engendreraient une compétition et, plus généralement, l'ensemble des processus présentés ci-dessus²³. De fait, le naturalisme de Park n'est pas causal, mais analogique²⁴ et c'est une différence fondamentale avec d'autres courants de sciences sociales qui existaient alors. La naturalisation des faits sociaux qu'opère l'écologie humaine se démarque ainsi de celle des courants racialisés, dans lesquels l'hérédité joue un rôle fondamental. Ces courants organicistes, souvent racialisés, traversent

23. P. 147 in Park, 1936.

24. P. 5 in Guillo, 2000.

alors les sciences de la vie comme les sciences de la société et proposent, du reste, des alliances entre ces deux grands domaines de la connaissance. Ces relations étroites et ces échanges sont constants tout au long du XIX^e siècle, c'est-à-dire lors de la construction de ces grands champs de la connaissance et de la recherche, de leur institutionnalisation dans les universités, comme le montre D. Guillo (Guillo, 2000).

De manière générale, il est très fréquent, au cours du XIX^e siècle, que la société soit considérée comme un corps, le « corps social », doté d'organes et de fonctions. Cette métaphore organique est aussi fréquente que la métaphore mécaniste, dans laquelle la société est assimilée à une machine, à un mécanisme.

Ainsi, dans la période précédant l'apparition de l'écologie humaine et des sciences sociales plus généralement, il existe un constant courant d'échanges de notions, de modèles, voire de théories ou de quasi-théories, entre ces deux grands champs de la connaissance que sont les sciences de la vie et les sciences sociales. L'un des exemples les plus célèbres est celui de la notion de lutte pour la vie, de compétition pour des ressources rares, dont Malthus fait usage dans son *Essai sur la population*, publié en 1798. C'est la lecture de cet essai qui inspire à Darwin une partie de sa théorie en biologie, comme il a déjà été dit plus haut. Puis le sociologue britannique Herbert Spencer et d'autres s'emparent à leur tour de cette théorie darwinienne pour proposer un darwinisme social, qui constitue à la fois une transcription des thèses darwiniennes dans le champ social et une tentative de théorisation du libéralisme économique.

Aujourd'hui, l'inanité ou les dangers de certaines de ces thèses fondées sur de tels emprunts nous paraissent évidents. Tel n'était cependant pas le cas à la fin du XIX^e siècle. Ainsi E. Zola²⁵ ou encore F. Engels semblent n'avoir pas été si hostiles au rôle de l'hérédité dans la reproduction sociale : ces positions étaient alors la marque de la modernité, du progrès. Ainsi F. Engels, dans le chapitre 7 de *Anti-Dühring*, semble plutôt favorable au darwinisme, contre Dühring, et peut-être parce que Dühring était contre le darwinisme²⁶.

Les notions et concepts empruntés à l'écologie biologique sont principalement ceux de compétition, d'invasion, de succession et de ségrégation, utilisé aussi en physico-chimie. Au sein des sciences naturelles, l'écologie se développe à la fin du XIX^e siècle et prend son essor au début XX^e siècle à la fois en Europe et aux Etats-Unis. C'est en particulier dans le Middle West (Wisconsin, Illinois et Michigan) que se constituent les premiers centres de recherche américains. Parmi ces centres, les départements de biologie et de géologie de University of Chicago se structurent très rapidement à partir de la fondation de cette université en 1892. Ainsi le département de botanique est-il créé en 1896 et c'est dans ce cadre que le programme d'écologie est mis en place en 1908²⁷.

Lors de la fondation de University of Chicago, les départements de zoologie, de botanique, de géologie et de géographie sont créés entre 1892 et 1896. L'école de Chicago d'écologie fait partie des « écologues de l'Illinois », et pratique une écolo-

25. Selon A. Morice qui cite, parmi les bons auteurs de Zola, le *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*, publié en 1850 par le Dr Lucas (Morice, 2002).

26. P. 98 in Engels, 1971, trad. Bottigelli.

27. P.13 in Mitman, 1992.

gie physiographique, s'intéressant à l'écologie des successions. Un véritable pôle de recherches écologiques se constitue dans le Middle West, qui englobe des départements de University of Chicago, mais aussi des enseignants de University of Wisconsin (Madison) et de University of Nebraska. Les deux figures les plus marquantes – pour les sociologues de University of Chicago – sont Frederic E. Clements (University of Nebraska, at Lincoln) et Henry C. Cowles (University of Chicago). Ces deux derniers chercheurs développent une botanique des successions, inaugurant un courant d'écologie dynamique. F. Clements publie sa thèse, *Phytogéographie du Nebraska*, en 1898-1900, puis un manuel, *Research methods in ecology*, en 1905, enfin *Plant succession* en 1916, ouvrage qui sera souvent cité par les sociologues R. Park et E. Burgess, L. Wirth et R. D. McKenzie, enfin, après la deuxième guerre mondiale, par A. Hawley²⁸.

Lecteur de E. Warming, Henry C. Cowles soutient son Ph.D. en 1898 à University of Chicago en botanique et géologie en 1898 sur « les relations écologiques de la végétation des dunes de sable du lac Michigan »²⁹ et publie, en 1901, un article important sur « l'écologie physiographique de Chicago et de ses alentours ». C'est l'un des membres les plus actifs de l'école d'écologie biologique de University of Chicago avec S.A. Forbes, McMillan, C.B. Davenport, C.C. Adams et V. Shelford³⁰. Ce groupe forme la première génération des écologues. C.B. Davenport quittera University of Chicago en 1904 pour la station de Cold Spring Harbor où il développera un Institut de recherches eugéniques.

Il existe, dès le début du XX^e siècle, en biologie et en écologie, un courant d'analyses des sociétés et communautés animales qui n'est d'ailleurs pas exclusivement américain. C'est un courant qui prend son autonomie ultérieurement sous le terme d'éthologie et qui se réfère du reste au moins autant à la psychologie qu'à la sociologie. En France, Georges Bohn publie, en 1908, une « Introduction à la psychologie des animaux à symétrie rayonnée », dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, puis en 1911, *Nouvelle psychologie animale*. Le biologiste E.L. Bouvier publie, en 1921, *La vie psychique des insectes*, puis *Le communisme chez les insectes*³¹.

À University of Chicago, en particulier, travaillent plusieurs écologues, spécialistes de biologie animale, qui développent ce courant « sociologique ». Ainsi en 1927, Charles Elton publie *Animal ecology*, à la suite de son maître V. Shelford, spécialiste des histoires de vie de communautés animales. En 1931, W.C. Allee, directeur du département d'écologie, publie *Animal aggregations : a study in general sociology*, qu'il définit comme « champ limitrophe où la sociologie générale rencontre et chevauche la physiologie générale et l'écologie »³². Pour W.C. Allee, communautés animales et humaines font l'objet de « processus de développement

28. *Plant succession* est cité p. 217 et p. 555 dans *Introduction to the science of sociology* de R. Park et E. Burgess ; dans le même manuel, un extrait de *L'écologie des plantes* de Warming est donné en lecture p.525-527.

29. P. 17 in Mitman, 1992.

30. P.69, in Acot, 1988.

31. Ouvrages publiés aux éditions Flammarion, Bibliothèque de philosophie scientifique, dirigée par G. Le Bon. Côtes BNF : 8°S 16227 et 8° S 17629.

32. P. 73 in Mitman, 1992.

comparables, gouvernés par les mêmes lois naturelles ». Ainsi est-il, très logiquement, à la recherche d'une théorie unificatrice de la socialité, « reflétant la croyance, partagée par d'autres biologistes de sa génération, qu'un humanisme biologique pourrait révéler la source naturelle des valeurs humaines et mettre ainsi au jour la direction à venir du progrès social humain »³³. Cependant Allee semble n'avoir pas de relations directes avec les sociologues de University of Chicago : il se réfère plutôt au sociologue britannique néo-darwinien H. Spencer à propos des groupes primaires, à H. Spencer encore, mais aussi au philosophe français Alfred Espinas pour l'élaboration de sa théorie de la socialité³⁴. W.C. Allee rejette la famille comme « société originelle », se situant ainsi dans une mouvance proche de celle que développe alors, en anthropologie sociale, Ralph Linton. Un temps curateur du Field Museum of Chicago, R. Linton est nommé, en 1928, professeur de sociologie à University of Wisconsin (Madison) ; Allee et Linton se connaissent et échangent idées et préoccupations scientifiques et théoriques. La définition de la société que Linton propose comme « une organisation de personnalités mutuellement adaptées » intéresse particulièrement W.C. Allee, qui avait développé des recherches sur les conditions dans lesquelles les animaux se regroupaient pour survivre³⁵.

Toujours dans le cadre de University of Chicago, le maître et collègue de W.C. Allee, Charles M. Child, élabore une « théorie évolutionniste des sociétés » comportant différentes étapes, d'où émergent des relations stables de domination (dominance) et de subordination et dont dépend le caractère ordonné de l'Etat³⁶. Dans la même veine, W. C. Allee croise certaines préoccupations des sociologues : « Comme groupe génétiquement distinct d'individus, la population était l'unité en évolution sur laquelle pouvaient agir à la fois le biologiste et la sélection naturelle »³⁷. En d'autres termes, la population est alors constituée comme objet d'analyse, en tant qu'unité à la fois physiologique et capable d'évolution, puisque la dimension héréditaire s'impose avec le développement du mendélisme. En revanche, Allee abandonne, dans les années 1930, le modèle de succession des gradients mis au point par F. Clements et utilisé par Park et Burgess, dès 1924.

Selon G. Mitman, au cours de l'entre-deux guerres, il n'y a pas de relations scientifiques directes entre sociologues et écologues à University of Chicago : l'absence de citations respectives le montre. Ce point est singulier, compte tenu de la démarche engagée de leur côté par les écologues, sur les sociétés animales. Il semblerait même que les relations aient été plutôt de méfiance réciproque, voire de compétition, comme le prouve l'épisode suivant, rapporté par G. Mitman. Le Local Community Research Committee (LCRC) finançait des recherches en sciences sociales. En 1927, W. C. Allee cherche des financements pour les travaux de son département et découvre que le LCRC dispose de fonds importants pour des recherches sur les sociétés et leurs transformations et que les chercheurs du département de sociologie en profitent largement. W.C. Allee s'était aperçu que R. E. Park et ses

33. P. 74 in Mitman, 1992.

34. P. 80 in Mitman, 1992. A. Espinas (1844-1922) est notamment l'auteur de *Sociétés animales*, dont la première édition date de 1877, et la quatrième de 1935.

35. P. 83, in Mitman, 1992.

36. P. 86 in Mitman, 1992.

37. P. 87, in Mitman, 1992.

disciples n'hésitaient pas à emprunter modèles et concepts à l'écologie biologique, sans citer, cependant, les travaux des écologues, notamment ceux de Child et les siens. Aussi Allee prend-il langue, en 1927, avec le président du LCRC, Charles Merriam, pour obtenir des fonds pour ses travaux d'écologie animale sur l'agrégation des populations. La justification que donne alors W. C. Allee pour appuyer sa requête est intéressante : il considère que seuls des chercheurs ayant une double compétence en biologie et en statistiques sont à même de développer des méthodes d'analyse des populations efficaces et rigoureuses et C. Merriam partage cette opinion, même s'il n'accordera pas les fonds que W.C. Allee souhaitait obtenir³⁸.

En somme, il semble que ce soit en lisant les travaux de F. Clements et de H. Cowles sur l'écologie des successions végétales que R.E. Park ait l'idée de l'écologie humaine et de ce transfert de concepts et de modèles. Ultérieurement, en effet, non seulement les rapports de l'écologie humaine à l'écologie biologique ne se développent pas, mais ils s'estompent définitivement. Dans les travaux de R. McKenzie, en particulier, aucun biologiste n'est jamais cité et le corpus des termes et des modèles empruntés n'évolue plus du tout. Dans la génération suivante des écologues humains, la relation à l'écologie biologique disparaît tout à fait. La filiation et les emprunts sont alors plutôt du côté de la démographie, d'une démographie dégagée, après la seconde guerre mondiale, de tout relent eugéniste.

2. 2. LES CONTEXTES POLITIQUE ET IDEOLOGIQUE : RACIALISME, EUGENISME ET ANTISEMITISME

La réglementation stricte de l'immigration, sa restriction aux « bonnes nationalités » sont obtenues par le courant nativiste, proche d'un courant racialisé et eugéniste à la fois puissant et organisé, dont C.B. Davenport est la caution scientifique et un artisan important³⁹. Ainsi Davenport quitte University of Chicago en 1904 pour la station de Cold Spring Harbor, où il crée un important centre de recherches eugénistes, *Station for the experimental study of evolution*, qu'il dirige jusqu'à sa retraite en 1940, et son annexe, le *Eugenic Record Office*, dont il confie la direction à son adjoint H.H. Laughlin. Il reçoit un soutien financier important de Mrs Harriman, de la famille Rockefeller et de la fondation Carnegie, soutien qui ne lui sera retiré qu'en 1935⁴⁰.

Dans les Etats du Sud, la législation Jim Crow correspond à l'institutionnalisation de toutes les formes de ségrégation de la population noire, tandis que des dispositifs ségrégatifs différents, mais tout aussi efficaces, sont mis en place dans les métropoles du Nord. L'efficacité de ces dispositifs est due à la contribution des agents immobiliers et des institutions financières de prêts hypothécaires, afin de « tenir à distance » les ménages africains-américains ou bien pour tirer profit des effets sur le prix des logements des changements de composition « ethnique » des quartiers. Les premières grandes émeutes des Noirs éclatent en 1919 à Chicago, et

38. P. 94-96 in Mitman, 1992.

39. Charles B. Davenport a été professeur au département de zoologie de University of Chicago de 1899 à 1904. Figure importante du racialisme et surtout de l'eugénisme américain au tournant du siècle (p. 32 in Pichot, 1995), il avait rencontré F. Galton, Weldon, K. Pearson en Grande-Bretagne (p. 36 in Mitman, 1992).

40. Dans ce paragraphe, nous suivons A. Pichot, p. 194 et 204-205 in Pichot, 2000.

induisent la constitution d'une *Chicago Race Relations Commission* dont la direction est confiée à Charles Johnson, l'un des étudiants de R.E. Park à University of Chicago. Par ailleurs, si le mouvement ouvrier est puissant à Chicago, il est très sévèrement réprimé et l'anti-communisme est virulent. Enfin ces courants, anticommunisme, nativisme, racialisme et eugénisme, ont partie liée avec un courant antisémite dont l'industriel Henry Ford est alors une figure puissante par son aura et par les moyens qu'il met en œuvre pour défendre cette cause ⁴¹.

Ainsi l'intérêt de l'écologie humaine est moins d'ordre théorique que d'ordre idéologique. Cette discipline constitue une version subversive du darwinisme social ambiant, puisque la lutte pour la vie et la victoire du fort sur le faible y sont remplacées par l'assimilation, par la « coopération compétitive » comme hypothèses fondatrices. Dans un contexte marqué par le regain de l'antisémitisme, par l'émergence du nativisme et de la *Red Scare*, une telle hypothèse constitue plutôt la marque d'un optimisme probablement excessif et d'un engagement politique courageux. En l'état actuel de l'histoire des sciences sociales, l'hypothèse du « bouclier scientifique » apparaît donc recevable.

3. L'ÉCOLOGIE HUMAINE ENTRE SOCIOLOGIES ET GEOGRAPHIES : DISCIPLINE OU METHODOLOGIE ?

Enfant naturelle de l'écologie biologique, l'écologie humaine de Chicago constitue une tentative peu aboutie de penser les rapports entre espace et sociétés. Ce caractère tient au fait que cette discipline revendique un statut de savoir positif sur la société et sur la ville, alors qu'elle est plutôt un savoir pratique en urbanisme et aménagement du territoire, en planification urbaine et régionale. Aussi, en dépit d'un universalisme revendiqué, l'écologie humaine apparaît-elle comme une discipline fortement marquée par ses conditions d'émergence et profondément inscrite dans des dispositifs institutionnels américains. Ces caractéristiques apparaissent plus nettement encore lorsque l'on met en perspective écologie humaine et géographie américaine, mais aussi écologie humaine de Chicago et morphologie sociale durkheimienne, enfin écologies humaines française et américaine.

3. 1. ÉCOLOGIE HUMAINE ET GEOGRAPHIE AMERICAINE

Il peut paraître contradictoire d'indiquer combien géographie universitaire et écologie humaine américaines diffèrent, alors que nous venons de postuler que les traditions nationales priment sur les traditions disciplinaires dans la construction de disciplines consacrées aux rapports entre espace et sociétés. C'est un trait qui est net aux Etats-Unis en particulier où les universités ont joué un rôle de creuset de la pluridisciplinarité, beaucoup plus qu'elles ne l'ont fait en Europe. Ainsi la géographie américaine est-elle particulièrement polymorphe. Dans l'entre-deux guerres, la géographie y reste proche des sciences de la vie, notamment de l'écologie biologique, plus que des sciences sociales, parce qu'elle se situe dans la tradition géographique allemande plus que dans la tradition française où la géographie a été institutionnalisée d'emblée dans les Facultés de Lettres, à l'ombre de l'histoire.

41. P.407 à 431 in L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* ; p. 277 in L. Wirth, *Le Ghetto*, 1928.

Cependant un géographe américain, H. Barrows, propose, en 1923, de considérer la géographie comme une écologie humaine. En tant que tel, le texte est difficile à situer dans les débats alors en cours, dont les enjeux étaient rien moins que la création de départements, de programmes et de chaires professorales. Quelques éléments biographiques permettent de préciser le statut de ce texte, ainsi que la position de H. Barrows dans le champ académique de l'époque⁴². H.H.Barrows est alors, semble-t-il, professeur de géographie physique à l'Université d'Illinois, at Urbana Champaign⁴³.

Le discours et le texte de Barrows ne peuvent être considérés comme un programme, dans un système universitaire aussi décentralisé que le système américain. Barrows s'oppose à une définition très abstraite et très formaliste de l'espace, prônée, semble-t-il, par des collègues géographes, notamment par Fenneman et par Hough⁴⁴. L'objet de la géographie est constitué, pour H. Barrows, par l'ensemble des « relations mutuelles entre les hommes et l'environnement naturel des régions ou des aires dans lesquelles ils vivent », et non par « toute étude de la répartition spatiale (d'objets) à la surface de la terre »⁴⁵.

Nulle part dans son texte, H. Barrows ne se réfère à l'écologie humaine de R. E. Park, alors qu'il cite le géographe français J. Brunhes⁴⁶ pour préciser qu'à la différence de l'histoire, la géographie s'intéresse au monde contemporain. « L'histoire s'occupe de relations temporelles, la chronologie est son principe organisateur. La géographie s'occupe des relations entre lieux ; l'écologie pourrait bien être son principe organisateur »⁴⁷. L'organisation disciplinaire de la géographie proposée par H. Barrows diffère du reste assez peu de celle de la géographie française universitaire, instituée à la fin du XIX^e siècle dans les universités françaises. Ainsi H. Barrows distingue-t-il une géographie systématique ou générale, d'une part, c'est-à-dire économique, politique et sociale, et une géographie régionale d'autre part⁴⁸. Il n'y a pas place pour la géographie physique qui relève plutôt, pour H. Barrows, des sciences de la vie.

Si H. Barrows ne mentionne pas l'existence d'une écologie humaine d'origine sociologique, en revanche, R.E. Park cite Barrows, pour mieux revendiquer l'autonomie de cette écologie humaine à l'égard de l'économie comme de la géographie⁴⁹. Ainsi, comme avec les écologues, les relations semblent ténues, à cette époque, entre sociologues et géographes à University of Chicago et dans les universités du Middle West, de manière plus générale. R. McKenzie répond, dans son texte de 1926 sur l'écologie humaine, à H. Barrows ; pour le sociologue, « la géographie a

42. Nous complétons ainsi l'analyse de ce texte de H. Barrows proposée par M.C. Robic, p. 171-173 in Robic, 1992b.

43. À vrai dire, peu de traces existent sur le Pr. H. Barrows. Dans un texte publié dans l'ouvrage édité, en 1965, par P. Hauser et L. Schnore, *The study of urbanization*, Ackerman cite un travail de H. Barrows, « Geography of the middle Illinois valley », publié en 1910 dans le *Illinois State Geological Survey Bulletin*, 1910, n°15, Urbana, Ill.

44. P. 2 et 9 in Barrows, 1923.

45. P. 8-9 in Barrows, 1923.

46. P. 6 in Barrows, 1923.

47. P. 6 in Barrows, 1923.

48. P. 7 in Barrows, 1923.

49. P. 154-155 in Park, 1936.

pour objet le lieu (*place*), l'écologie le processus (*process*). La localisation – comme concept géographique – signifie la position sur la surface terrestre ; la localisation – comme concept écologique – signifie la position dans un groupement spatial d'êtres humains en interaction ou d'institutions humaines en interrelation »⁵⁰.

L'un des enjeux de ces débats – qui n'en étaient pas véritablement – est probablement la création d'un programme, voire d'un département d'écologie humaine à University of Michigan. En effet, il semble qu'en 1923, lorsqu'il prononce ce discours, Harlan Barrows soit professeur de géographie dans cette université. Or c'est aussi dans cette université qu'enseigneront, au département de sociologues, les écologues humains Roderick D. McKenzie, Amos Hawley et Donald Bogue, après la seconde guerre mondiale.

3. 2. LA MORPHOLOGIE SOCIALE DES DURKHEIMIENS

La morphologie sociale constitue une partie, largement tombée en déshérence, de la sociologie. C'est un héritage de la sociologie durkheimienne qui englobe à peu près l'ensemble des questions de démographie et de géographie humaine. Si la concurrence entre géographes et sociologues est particulièrement vive dans l'Université française dans les années 1890 ; cet élément contextuel n'explique pas complètement l'intérêt porté par E. Durkheim, puis par M. Halbwachs, à ces relations entre espaces et sociétés, aux modalités d'inscription spatiale des sociétés ainsi qu'aux dynamiques des populations à différentes échelles⁵¹.

En fait, dès sa thèse de doctorat en philosophie publiée en 1893, *De la division sociale du travail*, E. Durkheim examine les facteurs du passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique. La division croissante du travail social constitue l'un de ces facteurs, puisque c'est par elle que s'opère la différenciation des individus et de leurs activités. Mais Durkheim tient à reconstituer, dans son intégralité, cette chaîne des causalités. Ainsi ce « mouvement historique de condensation de la masse sociale » serait à son tour déterminé par « l'accroissement du volume des sociétés » et notamment par celui de la « densité dynamique »⁵².

Dans les *Règles de la méthode sociologique*, publiées en 1895, E. Durkheim développe ce point dans le chapitre 5. D'une part, pour E. Durkheim « le fait même de l'association (étant) la condition déterminante des phénomènes sociaux », ces derniers doivent varier avec les formes de cette association⁵³. D'autre part, « l'ensemble déterminé que forment, par leur réunion, les éléments de toute nature qui entrent dans la composition d'une société, en constitue le *milieu interne* ». De ces deux propositions, Durkheim tire la règle suivante : « l'origine première de tout processus social de quelque importance doit être recherchée dans la constitution du milieu social interne ». Ce milieu comporte deux sortes d'éléments : des personnes et des choses. Parmi les choses, Durkheim distingue « les objets matériels », ainsi que les « produits de l'activité sociale antérieure, le droit constitué, les mœurs éta-

50. P. 19-20 in McKenzie, 1968 ; il s'agit de la reprise de l'article « The scope of human ecology » publié en 1926 dans *The American Journal of Sociology*, vol. 32, n°1.

51. Cette histoire est précisée in Rhein, 1982 et 1984.

52. Livre II, chap. II in Durkheim, 1893.

53. P. 111 in *Règles...*

bles, les monuments littéraires, artistiques, etc. », ces choses n'étant cependant que « la matière à laquelle s'appliquent les forces vives de la société ». Quant aux personnes, elles constituent ce que Durkheim désigne sous le terme de « milieu proprement humain », « facteur actif de l'évolution sociale », en ce que deux de ses propriétés, c'est-à-dire « le volume de la société et la densité dynamique » sont susceptibles d'exercer une action sur le cours des phénomènes sociaux ⁵⁴.

La morphologie sociale que propose E. Durkheim se démarque de la démographie comme de la géographie humaine, parce qu'elle est fondée sur le postulat d'une coopération compétitive que l'on retrouve aussi dans les travaux écologiques de R.E. Park.

« La densité dynamique peut se définir, à volume égal, en fonction du nombre des individus qui sont effectivement en relations non pas seulement commerciales mais morales ; c'est-à-dire qui, non seulement échangent des services ou se font concurrence, mais vivent d'une vie commune. (...) Or la vie commune ne peut être affectée que par le nombre de ceux qui y collaborent efficacement. C'est pourquoi ce qui exprime le mieux la densité dynamique d'un peuple, c'est le degré de coalescence des segments sociaux » ⁵⁵.

Dans la *Division du travail social*, l'analyse de cette *coalescence des segments sociaux* n'était qu'esquissée. Durkheim y réfutait les positions libérales de H. Spencer. Pour H. Spencer, en effet, une société dans laquelle se développe la « solidarité industrielle » peut se passer, à terme, d'un « appareil coercitif », autrement dit d'un Etat. Durkheim montre qu'au contraire, le développement de la division du travail implique celui de l'Etat comme « système cérébro-spinal de l'organisme social » ⁵⁶. L'Etat, concentrant des fonctions

« diffuses jusqu'à là, telles l'enseignement, la santé publique, se différencie et sa sphère d'action s'accroît.(...) L'Etat étend progressivement, sur toute la surface du territoire, un réseau de plus en plus serré et complexe de ramifications qui se substituent aux organes locaux préexistants ou se les assimilent. Des services de statistique le tiennent au courant de tout ce qui se passe dans les profondeurs de l'organisme » ⁵⁷.

À partir de 1896, les principales rubriques de cette morphologie sociale sont construites au fil des comptes-rendus de lecture publiés par Durkheim et par ses collaborateurs, dans l'*Année Sociologique* fondée la même année. Le contenu de ces rubriques donne à voir, par le choix des œuvres offertes à la curiosité du lecteur, la meilleure des définitions de cette morphologie sociale.

Le premier thème s'intitule « Bases géographiques des sociétés ou de la vie sociale » et c'est sous cette rubrique que seront examinés les travaux des géographes

54. P. 112 in *Règles...*

55. P. 112-113 in *Règles...*

56. P. 199-200 in *De la division...*

57. P. 200 in *Règles...* Le caractère « diffus » de ces institutions tient au fait qu'ils ne sont pas ou peu intégrés dans l'appareil d'Etat ; c'est précisément une partie de l'œuvre des législateurs de la III^e République que cette construction d'un Etat républicain, laïc, qui prend en charge des fonctions qui étaient jusqu'alors largement assumées par différents ordres religieux, en matière d'enseignement et de santé publique en particulier.

disciples de P. Vidal de La Blache, mais aussi les œuvres des géographes et anthropogéographes allemands, en particulier celles de Friedrich Ratzel.

Le deuxième thème reprend les principaux thèmes de la démographie, sous différents intitulés tels que « masse, densité sociale », « de la population en général », et « mouvement de la population (natalité, mortalité, fécondité) ». Les relations du mouvement de population avec les facteurs économiques sont aussi prises en compte sous cette rubrique, en particulier les questions de dépopulation, d'exode rural et de migrations internationales de travailleurs.

Enfin une troisième rubrique est consacrée aux « groupes urbains et ruraux » et à leurs évolutions respectives. C'est en particulier dans cette rubrique que seront examinés les travaux allemands d'histoire urbaine, d'ethnographie et d'histoire rurale, disciplines alors peu développées dans les Universités françaises pour des raisons *a posteriori* très respectables. En effet, ces travaux allemands étaient, pour nombre d'entre eux, pétris d'ethnisme, et rassemblés sous l'étiquette de *Volksgeschichte*⁵⁸.

Après la disparition d'E. Durkheim, en 1918, M. Halbwachs reprend cette morphologie sociale, à peine ébauchée. Cette morphologie sociale diffère finalement moins qu'il n'y paraît de l'écologie humaine, mais s'inscrit dans un contexte sociopolitique très différent de celui dans lequel les sociologues de University of Chicago travaillaient et se mettaient tout juste à construire leur écologie. Dans la France de l'entre-deux guerres, la « commande sociale » en planification urbaine et régionale est alors à peu près inexistante, du moins dans les termes dans lesquels cette commande est exprimée aux Etats-Unis. Par ailleurs, M. Halbwachs, qui était professeur à l'université de Strasbourg, fait un bref séjour à University of Chicago dans les années 1930, mais ne semble pas avoir été particulièrement séduit, ou même intéressé, par l'écologie humaine de ses collègues sociologues. L'article qu'il publie dans les *Annales Economie-Sociétés-Civilisations* indique qu'il reste dans les cadres classiques de la démographie et des analyses de population en sociologie urbaine et en géographie humaine. Le petit manuel publié en 1938 sur la morphologie sociale ne constitue qu'un pâle reflet de la conception personnelle que s'était construite M. Halbwachs du travail sociologique de manière générale, de l'apport de la morphologie sociale plus particulièrement⁵⁹. Ainsi apparaît-il clairement, à la lecture de ce manuel, que cette morphologie qui est à la fois composée d'éléments de sociologie – comme morphologie au sens large – et d'éléments de démographie – comme morphologie *stricto sensu* –, n'est qu'une introduction élémentaire à une sociologie halbwachsienne dans laquelle l'histoire – telle qu'elle s'inscrit dans l'espace⁶⁰ et dans la mémoire collective⁶¹ – joue un rôle que lui dénie la majeure partie des sociologies.

58. Voir, sur ces questions, l'article de P. Schöttler, 2000.

59. Il s'agit du manuel de *Morphologie sociale*, publié en 1938 chez A. Colin.

60. Halbwachs a publié plusieurs travaux fondateurs en la matière, de sa thèse de droit sur *Les appropriations et le prix des terrains* (1909), reprise in *La population et les tracés de voies à Paris depuis un siècle* (1928) à son étonnante *Topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte* (1941).

61. Notamment in *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925) et *La mémoire collective* (1950).

3. 3. LA GÉOGRAPHIE VIDALIENNE ET L'ÉCOLOGIE HUMAINE DE MAX SORRE

Paul Vidal de La Blache, historien et normalien, eut la lourde tâche de construire une géographie scolaire et universitaire dans les années 1890. La tâche est d'autant plus ardue qu'il faut que cette géographie soit distincte, voire distante, non seulement de la sociologie que Durkheim est en train de bâtir, mais aussi de l'histoire. Dans une telle perspective et sous de telles contraintes, l'action de l'homme sur la Terre fournit à Vidal de La Blache un thème dont la difficulté réside dans une nécessaire incursion de la géographie dans les sciences de la terre et de la vie. Telle qu'elle est formulée dans les rares textes programmatiques, plus que théoriques, que Vidal de La Blache publia, cette problématique n'apparaît d'ailleurs pas très neuve : elle est déjà présente dans l'économie politique française de la deuxième moitié du XIX^e siècle, notamment chez E. Levasseur et chez P. Leroy-Beaulieu, à propos des « forces productives ». Vidal doit construire une discipline et contribuer à son institutionnalisation, tout en la dégageant de certaines de ses prémisses morales, notamment de l'importance (forcément rédemptrice) du travail. À la charnière des sciences sociales et des sciences de la vie, la géographie scolaire et universitaire vidalienne est un corpus de connaissances positif, qui se veut politiquement neutre, et dont la diffusion est censée contribuer à la construction du sentiment patriotique. Aussi, dans cette géographie vidalienne, s'agira-t-il bien de l'Homme, donc de populations, et de leurs rapports à l'espace, et non de sociétés structurées en classes et groupes sociaux entretenant entre eux des rapports plus ou moins conflictuels. De la même manière, le développement économique est, dans cette géographie scolaire, dû à la seule action de l'Homme, sans qu'il soit question de processus tels que la formation et la circulation des capitaux, de rente foncière ou d'investissements productifs.

Pour la géographie, comme pour la sociologie, l'entre-deux guerres est une période difficile. Les deux maîtres, P. Vidal de La Blache et E. Durkheim, disparaissent l'un en 1918, l'autre en 1917, tandis que plusieurs de leurs disciples, notamment les plus jeunes, sont fauchés au cours de la première guerre mondiale. Or c'est en 1913 que Sorre soutient sa thèse sur *Les Pyrénées méditerranéennes, étude de géographie biologique*. Il est trop jeune pour faire partie des disciples de Vidal, tels Demangeon ou E. de Martonne. La première décennie de sa carrière, entamée en 1913, est marquée par la guerre et la crise économique des années trente, qui ne contribuent pas à l'épanouissement de la recherche scientifique. Aussi la figure de Maximilien Sorre (1880-1962) est-elle aujourd'hui peu connue alors qu'il est le concepteur d'une écologie humaine différente de celle issue de la tradition sociologique de Chicago, et sans doute plus riche.

Aux sources de l'écologie humaine de Max Sorre, figurent la médecine coloniale, l'hygiénisme et une géographie médicale qui relevait, depuis le début du XIX^e siècle, de l'anthropologie biologique. De telles sources auraient pu entraîner M. Sorre sur des sentiers douteux. Pourtant M. Sorre, parce qu'il centre ses travaux sur le rôle du milieu sur l'état et sur les pathologies des populations, parvient à contourner les écueils les plus dangereux en la matière, ceux du rôle de la « race » ou de l'hérédité, qui étaient loin d'être considérés comme tabou avant la seconde guerre mondiale. Ainsi, dans l'entre-deux guerres, Sorre publie plusieurs articles, dont un texte sur « L'écologie de l'homme », en 1928, qui reprend la communication qu'il fait au Congrès mondial de l'Union Géographique Internationale, à Cambridge. De

fait, c'est entre 1943 et 1952 que M. Sorre publie *Les fondements de la géographie humaines*, son grand œuvre édité par A. Colin en trois volumes et organisé selon la nature – biologique ou technique – de ces fondements.

L'écologie humaine de Max Sorre diffère sensiblement de celle de Chicago, puisque le géographe français la cantonne au domaine des fondements biologiques. Il a été montré plus haut que R. Park, comme R. McKenzie englobaient, dans leur écologie, les facteurs (ou fondements) techniques, mais aussi « moraux » et culturels. Plus limitée, mieux circonscrite, l'écologie humaine de M. Sorre est plus approfondie que celle de la tradition sociologique de Chicago sur les relations entre l'Homme et le milieu naturel, dépassant notamment de beaucoup la problématique des sites et situations des villes et métropoles proposée dans l'écologie de R. McKenzie. Mais il s'agit plutôt d'une anthropologie, puisqu'en revanche, chez Max Sorre comme chez Vidal, l'Homme fait rarement société.

CONCLUSION

L'écologie humaine comme champ de connaissances a donc des sources complexes. L'écologie biologique en constitue la source majeure, mais il s'agit d'une version relativement peu élaborée de cette branche des sciences de la vie, vite datée et non réactualisée qui est prise en compte par R.E. Park et reprise par R. McKenzie et par les écologues humains qui lui succèdent. Par ailleurs une demande de recherches sociologiques contribue, dès les années 1920, à façonner l'écologie humaine. Cette demande porte sur la délinquance et sur les processus de changements sociaux urbains, en particulier sur les processus d'immigration, d'intégration, de ségrégation. Mais cette demande est relativement masquée et l'histoire de sa mise en forme reste à faire, pour ce qui concerne précisément le développement, aux Etats-Unis, de la planification urbaine et régionale, qu'elle soit publique ou privée.

Dans cette écologie humaine, les changements sociaux sont transformés en processus biotiques, observables dans la nature, opérant ainsi une naturalisation de la société et des communautés. L'écologie humaine peut être considérée comme une des résurgences, ou encore une forme réactualisée, parmi d'autres, d'une sociologie évolutionniste et organiciste. Mais cette réactualisation est, dans ce cas, hétérodoxe, parce que l'écologie humaine est timidement progressiste quand cette sociologie était fondamentalement conservatrice. Cette écologie humaine peut alors être comprise comme une manière de subvertir ce courant conservateur, en adoptant, au moins en apparence, les mêmes prémisses naturalistes, sinon les mêmes objectifs et les mêmes valeurs. Et pour autant, cette écologie humaine de la tradition sociologique de Chicago n'est pas politiquement subversive : elle ne pouvait l'être dans le contexte politique et idéologique de l'entre-deux guerres aux Etats-Unis, c'était même là l'une des conditions de l'institutionnalisation de la sociologie.

Enfin une des fonctions qui assure la pérennité de cette écologie humaine est précisément cette relative neutralité. C'est la raison pour laquelle une partie de ces modèles et de la terminologie qui en relèvent sont désormais repris en recherche urbaine, en aménagement et en urbanisme. En la matière, R. McKenzie fait figure de pionnier et de précurseur. L'actualité de son œuvre, peu connue, tient au fait que ces notions et ces modèles circulent désormais à l'échelle mondiale, qu'ils s'inscrivent dans le droit de nombreux pays : ils constituent une plate-forme commune à une

large gamme d'organisations nationales et internationales, accessibles à tous les pays, compréhensibles par tous les experts. Il s'agit probablement là du prix épistémologique à payer au processus de mondialisation, mais grâce auquel peuvent être développées des politiques internationales, notamment en matière de développement durable.

Catherine RHEIN
UMR LADYSS n°7533-CNRS, Universités Paris1-Paris8-Paris10
Maison Max Weber- Bât.K
200 avenue de la République
F92001 – NANTERRE cedex

TEXTES DE REFERENCE SUR L'ÉCOLOGIE HUMAINE

- ALIHAN, M. 1938. *Social Ecology, a Critical Analysis*. New York, Columbia University Press.
- ALLEE, W. C. 1932. Cooperation among animals, *American Journal of Sociology*, vol. 37, p. 386-398
- BARROWS, H.H. 1910. Geography of the middle Illinois valley. *Illinois State Geological Survey Bulletin*, 15.
- BARROWS, H.H. 1923. Geography as human ecology. *Annals of the Association of American Geographers*, XIII, n° 1, 1-14.
- BARROWS, H.H. 1933 *Lectures on the historical geography of the United States*. Chicago, The University of Chicago Press.
- BERRY, B.J.L., KASARDA, J.D. 1977. *Contemporary Urban Ecology*. New York, MacMillan.
- BOGUE, D.J., BOGUE, E.J. 1976. *Essays in Human Ecology*. Chicago, Community and family study center.
- DURKHEIM, E. 1893 *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, éd. 1930/1978.
- HAUSER, P.M., DUNCAN, O.D. (eds). 1959. *The study of Population: an Inventory and Appraisal*. Chicago, University of Chicago Press.
- HAUSER, P., SCHNORE L. (eds). 1965. *The Study of Urbanization*. New York, Wiley.
- HAUSER, P., dir. 1965 *Manuel de la recherche sociale dans les zones urbaines*. Paris. Firmin-Didot, UNESCO.
- HAWLEY, A. 1950 *Human ecology*, New York, Ronald Press.
- LLEWELYN, E.C., HAWTHORN, A. 1947. L'écologie humaine, in G. Gurvitch, *La sociologie au XX^e siècle*. Paris, PUF, n° 1, p. 477-510.
- MCKENZIE, R.D. 1923 *The neighborhood : a study of local life in the city of Columbus (Ohio)*. Chicago, University of Chicago Press,.
- MCKENZIE, R.D. 1924. The ecological approach to the study of the human community, *The American Journal of Sociology*, 30, 3, p. 17-32.
- MCKENZIE, R.D. 1927. The concept of dominance and world organization, *American Journal of Sociology*, 33, July, 28-42.
- MCKENZIE, R.D. 1928 *L'évolution économique du monde*. Paris, Fondation Albert Kahn-Imprimerie d'Etudes sociales et politiques, 118 p.
- MCKENZIE, R.D. 1929. Ecological succession in the Puget Sound region, *Publications of the American Sociological Society*, vol 23, reprint in A. Hawley, ed., *R. McKenzie on Human Ecology*.
- MCKENZIE, R. D. 1933. *The metropolitan community*. New-York, McGraw-Hill, 352 p.
- MCKENZIE, R.D. 1933. The rise of metropolitan communities, *President's Research Committee, Recent Social Trends*, vol.1, reprint in A. Hawley, ed. (1968) *R. McKenzie on human ecology*, Chicago, University of Chicago Press.
- MCKENZIE, R.D. 1934. Industrial expansion and the interrelations of peoples, in E. B. Reuter, *Race and culture contacts*, New-York, McGraw-Hill, p.
- PARK, R.E., BURGESS E., eds. 1921. *Introduction to the science of sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

- PARK, R.E. 1936. Human Ecology, *American Journal of Sociology*, reprint in Park, R.E., 1952. *Human Communities, the City and Human Ecology*. Glencoe, Ill., the Free Press.
- PARK, R.E. 1936. Human ecology. *American Journal of Sociology*.
- PARK, R.E. 1939. Symbiosis and socialization : a frame of reference for the study of society. *American Journal of Sociology*, XLV, p. 1-25.
- PARK, R.E., BURGESS E. *et al.*, eds. 1967. *The city*, Chicago, University of Chicago Press.
- QUINN, J.A. 1950. *Human ecology*. New York, Prentice-Hall.
- SORRE, M. 1928. L'écologie de l'homme, p. 325-328 in *Actes du Congrès International de Géographie*, Union Géographique Internationale, Cambridge.
- SORRE, M. 1947. 1947-1953 *Fondements de la géographie humaine. 1. Fondements biologiques, essai d'une écologie de l'homme. 2. Fondements techniques. 3. L'habitat*. Paris, A. Colin, 3 vol.
- SORRE, M. 1961. *L'homme sur la terre, traité de géographie humaine*. Paris, Hachette.
- TAEUBER, K.E., TAEUBER, A.F. 1965. *Negroes in Cities, Residential Segregation and Neighborhood Change*. Chicago, Aldine Publishing Co.
- THEODORSON G. 1961. *Studies in human ecology*. New York, Harper and Row.
- WIRTH L. 1927. *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACOT, P. 1988. *Histoire de l'écologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- BLANC, N. 1998. 1925-1990 : l'écologie urbaine et le rapport ville-nature. *L'Espace Géographique*, 4, p. 289-299.
- BULMER, M. 1984. *The Chicago school of sociology, institutionalization, diversity and the rise of sociological research*. Chicago, University of Chicago Press.
- CHAPOULIE, J.-M. 2001. *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Le Seuil
- CLAVAL, P. 1991. Géographie et sociologie, p. 75-91 in A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain, dir. *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica.
- ENGELS, F. 1880/1971. *Anti-Dühring*, Paris, Ed. Sociales.
- GRAFMEYER, Y., JOSEPH, I. 1979 *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris.
- GUILLO, D. 2000. *Sciences sociales et sciences de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MITMAN, G. 1992 *The state of nature. Ecology, community and American social thought, 1900-1950*. Chicago, The University of Chicago Press.
- MORICE, A. 2002. La rédemption de la « race ouvrière » vue par Emile Zola, *Le Monde Diplomatique*, octobre 2002.
- MÜLLER, G. 1992. Ratzel et la biogéographie en Allemagne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XLV, n°4, p. 435-452.
- PICHOT, A. 2000 *La société pure : de Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion.
- RAFFESTIN, C. 1991. Géographie et écologie humaine, p. 23-36 in A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain, dir., *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica.
- RHEIN, C. 1982. La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ?, *Revue Française de Sociologie*, vol. XXIII, n° 2, p. 223-251.

- RHEIN, C. 1984. La population, objet de connaissance scientifique : remarques et hypothèses sur la constitution de la géographie humaine et de la morphologie sociale. *Espace-Population-Sociétés*, n° 2, p. 53-44.
- RHEIN, C. 2001. Le ghetto de Louis Wirth : forme urbaine, institution et système social, *The Ghetto (1928)* in B. Lepetit and C. Topalov, *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, p.111-149.
- ROBIC, M.C. 1992a, Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Epoque, in Robic M.C., *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, p. 125-165.
- ROBIC, M.C. 1992b. Milieu, région et paysage géographiques : la synthèse écologique en miettes, in M.C. Robic, *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris : Economica, p. 167-199.
- SCHÖTTLER, P. 2000. De l'histoire régionale à l'histoire du peuple nazie, *Sociétés Contemporaines*, n°39, p. 61-78.
- TISSIER, J.L. 1992. La géographie dans le prisme de l'environnement, 1970-1990. in Robic M.C., *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris : Economica, p. 201-245.